Dans de mauvais draps

Le lit était défait, la couette et le drap repoussés au pied. La fenêtre de la chambre était grande ouverte autant sur les derniers lambeaux de la nuit que sur les premières errances du jour qui s'annonçait. La veilleuse de l'enfant, maintenant bien inutilement redondante, était encore allumée, à gauche de l'oreiller.

Il l'avait entendue qui criait. Ses hurlements affûtés avaient brisé le silence de l'aube comme on fracasse la vitre d'une bijouterie ou le vase de Soissons. Parfois d'étranges associations d'idées se combinent dans la tête de celui qu'on extrait sans ménagement de ses derniers rêves et qui, découvrant alors que Morphée est brusquement devenu manchot, n'émerge, dans un premier temps, que d'un demi-sommeil.

Nouveaux cris qui achèvent de le réveiller. Personne à ses côtés. Le père bondit du lit, rejoint sa femme dans la chambre de leur fils, la prend dans ses bras, la sert un peu trop fort, tente de la calmer, de comprendre. Elle hurle le prénom de l'enfant à s'en fendre la raison.

Il ne jette qu'un coup d'œil sur la pièce et sur la fenêtre, béante, qui dévore les restes insipides d'une nuit qui fut sans lune mais non sans nuages. Il a saisi.

On est au deuxième étage. De la traverse ne semble pendre aucune de ces ridicules cordes faites de draps de lit noués ensemble que les enfants apprennent à tresser dès leur plus jeune âge en regardant les dessins animés zoomorphiques durant lesquels les chats tentent avec gourmandise de grimper dans des cages à oiseaux et les bouledogues de s'enfuir du chenil dont un rat, dentu et complice, vient de desceller les barreaux. L'homme, confronté aux souvenirs ainsi surgis de sa propre enfance, prend conscience, pour la seconde fois, que sa réaction est tout sauf adéquate mais comme pourrait-il contraindre ses neurones à réagir autrement ?

Le couple, en pantoufles et en écho, fouille erratiquement la maison, de la cave au garage, de la buanderie au grenier. Leurs cris se croisent dans l'escalier. Ils savent pourtant déjà que c'est inutile, que les traces de boue – au moins du 45 – qu'ils ont aperçues l'un et l'autre sur le parquet de la chambre de leur fils de bientôt six ans restreignent le champ des possibles mais ils hésitent encore à composer le 17 ou le 112 et à cautionner l'inéluctable.

L'enfant n'est nulle part, ni devant la télé ni devant le frigo. La porte d'entrée est fermée et celle qui donne sur le jardin de même. Les volets sont encore baissés. Il a plu une bonne partie de la nuit. Les bottes de l'enfant sont sagement alignées à côté de celles de ses parents – ce matin-là, ils avaient prévu une promenade, jusqu'à la rivière – sous leurs trois manteaux comme dans les histoires de papa, maman et bébé ours qu'ils lui lisaient le soir pour le confronter à l'image d'une famille modèle qui, bien qu'ursidée, n'en était pas moins d'Épinal.

Le père enfile ses bottes pour faire le tour de la maison mais il sait déjà que c'est peine perdue. Sa

femme vient de téléphoner à ses parents qui n'habitent pas loin et chez qui, depuis le début de cette année scolaire, l'enfant déloge quelques fois. Ils ne comprennent rien, ne sont au courant de rien, n'ont rien vu, rien entendu. Ils se sont levés de bonne heure pour ouvrir aux bêtes – chaque nuit, un renard obstiné tente de croquer leurs poules et leur coq, en vain – et faire sortir le chien. Si le gosse était venu, à pieds ou en tricycle, Toby – tous leurs chiens, quelle que soit leur race, se sont toujours appelés Toby – aurait aboyé. Il aboie sur les enfants mais jamais sur les poules, c'est un chihuahua ornithophile et un tantinet misopède. Ils l'ont envoyé chez un comportementaliste canin mais... Elle raccroche aux nez de sa mère dont les digressions, ce matin plus que jamais, lui sont un vrai supplice. Le tricycle de l'enfant est dans le garage. L'homme rentre, ses bottes sont crottées. Il se déchausse, les épaules basses, résigné. Elle lui tend le téléphone.

La police fouille les alentours mais, comme les sabots d'Hélène bousculèrent jadis le jardin secret de Georges Brassens, les circonvolutions potagères du père ont sérieusement pollué les abords de la scène de crime. Il sait que, en vertu de l'adage selon lequel les pollueurs sont les payeurs, les enquêteurs, pour ce motif, l'ont désormais à l'œil. Arguant également du fait que, en cas d'enlèvement d'enfants, les statistiques incriminent immanquablement les membres de la cellule parentale, ils ne tarderont pas à le mettre sur le grill. Pour l'instant, il est quasi impossible aux techniciens de scène de crime d'identifier, dans cette orgie de semelles qui se chevauchent, les traces d'une hypothétique échelle ou celles des chaussures du ravisseur.
Dans la chambre, il en va de même. Les parents ont ouvert les placards, vidé frénétiquement le volumineux coffre à jouets, refermé machinalement la fenêtre. Il ne reste aux policiers que l'empreinte d'un pas glaiseux – un pied gauche, du 46 et non du 45, mais tout le monde peut se tromper – ainsi qu'un gant de cuisine jaune de grande taille près de la tête du lit. On y voit clairement les stigmates d'une morsure. Une mâchoire d'enfant selon les dires du technicien – sans doute père de famille lui aussi – qui glisse l'objet dans un sac à indices qu'il numérote et scelle religieusement comme s'il s'agissait d'une inestimable relique.

Ils ne sont pas riches. On vole les voitures 4 X 4, les foulards Hermès, un IPhone 15 ou des bagues Cartier mais pas un enfant de cinq ans qui croit encore aux rennes du Père Noël – quoique – et à la « petite souris » puisque, le mois dernier, la mère en était fière, il avait haut-potentiellement placé un piège et un bout de fromage sous son oreiller pour attraper le rongeur. A moins que... non se serait trop horrible, vous n'y pensez pas.
On interroge l'institutrice et quelques parents. Non, aucun individu suspect aux grands pieds n'a été aperçu aux abords de l'école ou dans les rues du quartier. Ici tout le monde se connait, on forme une communauté soudée, entre solidarité et voyeurisme, si vous voyez ce que je veux dire et, si vous ne

voyez pas, c'est peut-être mieux comme ça.
Ces gens-là sont prêts à quadriller le secteur, à organiser une battue, à sortir leurs grosses bottines de marche aux lacets colorés, leurs lodens verts, leurs caniches nains ou leurs bergers malinois. Les fusils de chasse aussi, s'il le faut. Quelques poignées de cartouches et pas que du gros sel. Et, si on retrouve le corps du pauvre gamin près du petit pont qui chevauche la rivière – c'est ce qui se ferait de mieux - ils lâcheront des ballons blancs, allumeront des bougies et accrocheront des peluches au parapet avec des colsons – moins d'un euro le paquet de douze chez Leroy Merlin – ou de la ficelle à rôti. Ils pleureront devant les objectifs. L'église est un peu petite mais on s'arrangera. Cela fait des décennies que les villes de province souffrent du complexe de Lady Di. Si le malheur pouvait enfin toucher le quartier, vous comprenez...
Le policier qui conduit les entretiens de voisinage fait semblant de ne rien saisir de l'ignominie du propos mais, en son for intérieur, il se réjouit de retrouver bien vite les dealers à casquette latérale, les maris jaloux et les pilleurs de banques postales qui forment son quotidien. Dans une d'affaire de disparition d'enfant, les premières heures sont capitales, tout le monde le sait, alors il n'envisage pas de perdre son temps à leur faire la morale mais, tout au fond de lui, monte la tentation de kalachnikovenir dans le tas et de remettre l'église – trop petite – au milieu du village – trop étriqué – pour rappeler à ces gens le sens de la réalité.

A midi, les recherches sont toujours au point mort et un avis de disparition est lancé sur les chaines nationales comme on jette une bouteille à la mer par temps calme. Aucune élection présidentielle en perspective, peu de nouveaux scandales financiers dans le monde du foot et, cette semaine, pas la moindre infidélité conjugale parmi les vedettes du show-business que l'on puisse glisser sous le dentier branlant des échotiers de province ou devant l'objectif – focale « trou de serrure » – de paparazzi ravis. Alors, la fameuse bouteille arrive opportunément à bon port sur un rivage médiatique surpeuplé de journalistes en manque de copie au lieu de se perdre, comme c'est si souvent le cas, sur la plage de la mer des Sargasses de l'indifférence collective. Brutalement, la gare de Perpignan perd son statut de centre du monde puisque c'est désormais l'arrêt d'autobus desservant le village qui, n'en déplaise aux mânes gominées et sinuomoustachues de Salvator Dali, assume tout provisoirement cette fonction.
Les média débarquent et s'installent chez l'habitant. On se marche sur les pieds. Les journalistes pêchent à la mouche. Les témoignages affluent, frétillant d'émotion et remontent le cours des ouï-dire. Les rumeurs fleurissent dans le quartier comme les coquelicots le long des routes de campagne. Tout le monde, en quelque sorte, a vu quelqu'un ou quelque chose quelque part même si quelques fois c'est quelque peu confus. Cela suffit à nourrir les rotatives et à faire tourner les moulins à parole d'évangile de ceux qui l'avaient bien dit que cela finirait par arriver et

inévitablement, le souffle court, terminent leur diatribe par un « je l'avais bien dit » qui fait office d'intime conviction.

Les rubalises zèbrent le domicile des parents qui, courageusement, acceptent de lire, face aux caméras embuées et à un hérisson de micros dardés, un message de quelques phrases ponctuées de larmes contenues à l'intention du ravisseur que la presse, quasi unanime, identifie comme « l'homme aux grands pieds » mais que le commissaire, féru d'histoire médiévale, appelle plus sobrement « Berthe ». Un de ses adjoints lui ayant objecté que les femmes qui chaussent du 45, ou plus, étant statistiquement assez rares – moins de douze mille Cendrillons de cet acabit sur l'ensemble du territoire de la France métropolitaine – son patron, très georgesimonien, lui avait alors répondu que ce surnom ésotérique présentait l'avantage de brouiller les cartes et de rendre leurs échanges hermétiques aux échotiers, pisse-copies et autres baveux.

Au début de l'après-midi, assisté d'une psychologue scolaire, on entreprit d'interroger méthodiquement tous les condisciples du jeune disparu, rassemblés dans une salle de classe qui sentait la craie humide, l'encre des feutres alignés en camaïeu et le désinfectant. On obtint des pleurs, des monosyllabes, des digressions, de soudains allers-retours aux toilettes, l'une et l'autre invectives déplacées, des rires énigmatiques et quelques commentaires plus cohérents dont il ressortait cependant que ce gosse était un sale gosse, un très sale gosse, un très très sale gosse, une teigne, une charogne, un scélérat, une peste, en un mot « le » méchant de la classe, la quintessence de la malfaisance en milieu jardinopuéril, toutes espèces humaines ou simiesques confondues. Si un de ces marmots avaient chaussé du 46 – ce qui était pour le moins improbable même si un des enquêteurs, procédurier jusqu'à l'excès, ne put résister à la tentation de jeter un regard dans la direction du carrelage de la classe – on l'aurait immédiatement soupçonné d'être l'auteur du rapt.
Peut-être le père d'une de ses jeunes victimes était-il passé à l'acte pour venger sa progéniture ? Cela s'était déjà vu. Des parents qui déboulaient dans la cour de récréation ou même en pleine classe pour talocher du revers de la main le juvénile bourreau en mauvaise herbe qui prenait plaisir à torturer leur progéniture. Les exemples ne manquaient pas. C'était une piste à creuser à défaut de ne disposer d'aucune autre.
Il s'était remis à pleuvoir mais le commissaire expédia néanmoins ses hommes, tout aussitôt et *manu monotari*, chez les dix-huit coupables potentiels pour vérifier leurs pointures respectives. Déchaussons sous la pluie fut la devise du jour.
Chou blanc.

Dans le salon, devant la famille réunie, la mère, prématurément nostalgique, énumère les premières

fois de sa blonde progéniture : le premier sourire, le premier pas, les premiers mots, le premier bonhomme têtard, les premières lettres tracées... Elle oublie les premières morsures, les premiers crachas, les premières colères, les premiers coups de pied, les poupées décapitées, les dessins sur les murs, l'assiette de brocolis éclatée sur le carrelage, le vase – simultanément de grand-mère et de Delft – qui prit le même chemin et fut suivi par bien d'autres bols, tasses ou miroirs. Une énumération en masquant une autre, personne n'est dupe, pas même le père, apathique, qui trouve normal que l'on passe sous silence la mise à mort de ses pantoufles à carreaux – livrées par l'enfant au précédent Toby – , les griffes sur la carrosserie de sa Volvo, le rouge à lèvres carmin sur l'écran de la télévision et les vers de terre dans son verre de vin, un soir de trop de travail ou, une dernière fois, il s'était laissé naïvement bercé par l'illusion d'un repos bien gagné. Cela fait longtemps qu'il est en vacances de toute velléité éducative paternelle alors ce n'est pas aujourd'hui qu'il va s'y mettre. Cet enfant est son désastre. Il y a des années qu'il n'aime plus son fils qu'à demi-maux. Mais à qui pourrait-il le dire aujourd'hui alors qu'on soupçonne un enlèvement ? Les enfants absents n'ont jamais tort.

Il a été convoqué pour quinze heures dans le cagibi prévu à cet effet et au sein duquel les forces de l'ordre, depuis des lustres, prouvant en cela l'éclectisme dont a toujours fait montre la profession, jouent simultanément le *Huis Clos* de Sartre et *La Chute* de Camus. Les coupables le sont-ils par essence ou n'existent-ils que par leur actes ? Comme on le disait en arpentant les chemins de ronde du château de Kronborg : *That's the question*.

Le père du disparu refuse d'entrer dans leur jeu. Il n'a rien à leur avouer. C'est lui la victime. Qu'ils fassent leur travail. Ils ont des fichiers, des dossiers, des récidivistes par paquet de douze. Ils sont en train de lui faire perdre son temps. Le ravisseur peut sonner à tout instant.

Dans le local attenant, on interroge le vieil oncle pervers. Toute les familles en comptent au moins un, au même titre qu'elles incluent nécessairement, pour respecter une tradition quasi millénaire, une tante acariâtre, un cousin des Amériques et des secrets inavoués enfouis dans des boîtes à chaussures. Le père entend les éclats de voix, les chaises qu'on bouscule, les dossiers épais qu'on jette théâtralement sur la table. Il devine les questions. Que faisait-il tel jour, telle heure ? Depuis le décès de sa femme, l'oncle siphonne ses deux bouteilles aux repas. Il a la mémoire qui flanche et pas qu'un peu. Suspect n'est pas vraiment une activité pour amnésique, à moins d'avoir la vocation, ce qui, malgré ses antécédents, ne semble pas être le cas du vieil homme qui s'effondre dans des pleurs qu'il a particulièrement démonstratifs. Peut-être le commissaire a-t-il volontairement laissé une porte entrouverte pour effrayer le père de l'enfant. C'est une ruse qui a quelques fois fait ses preuves.

L'oncle est mis en garde à vue. Mais, puisqu'il n'y a ni fumée ni feu, on se contentera des fumerolles qui couvent sous la turpitude du susnommé pour lui faire passer la nuit au poste. Lui ne

se tracasse guère. Á des kilomètres à la ronde, il est l'unique dentiste encore en activité et son carnet de rendez-vous est plein jusque Noël. Ils seront très vite obligés de le libérer.

Vers dix-sept heures, le commissaire convoque la presse qui, pléonastique, le presse de questions auxquelles il n'a d'autres réponses que celles que, précisément, lui a fourni cette même presse. Pourtant, il y a quelques instants, un de ses hommes a retrouvé, à la verticale de la chambre de l'enfant, une vielle godasse graisseuse – du 46, l'indication est encore visible sur la semelle sculptée – coincée entre les branches de la haie de ligustrum. Si sa « Berthe » aux grands pieds se révèle n'être qu'un Chat Botté de passage qui a transformé l'enfant en rat des champs, il veut encore garder quelques temps pour lui cette précieuse information. Les vagabonds unijambistes, cela ne court pas les rues – ou alors très lentement – et ses hommes ont une chance de le coincer bien vite avant que le sablier n'égrène la vingt-quatrième heure fatidique au-delà de laquelle les chances de retrouver le gosse s'amenuiseront brutalement.

Pendant que les journalistes, frustrés, jouent les Pénélope et tissent un verbeux linceul à l'incurie policière – propos qu'il détricoteront sans scrupule dès le lendemain si l'enquête aboutit – la psychologue scolaire, sans plus d'enfant à se mettre sous le surmoi, parcourt la bibliothèque du gamin disparu, rayon « terreurs nocturnes » , passant de « *La grosse bête du placard* » au « *Petit Méchant Loup qui a peur du noir* » puis des « *Mitaines du Croque-Mitaine*» au « *Monstre sous le lit* ». Elle, elle a peur du fisc et de la guerre en Ukraine, du dérèglement climatique et d'une nouvelle flambée du prix des carburants mais ce n'est pas pour autant que son époux envisagerait de lui offrir des ouvrages intitulés « *Le grand méchant pompiste* » ou « *Le vilain petit dioxyde* ». Elle n'a jamais compris comment et pourquoi les parents pouvaient ainsi surestimer le pouvoir quasi magique de la lecture sur l'éducation de leurs enfants. Qui se souvient que le père d'Himmler était professeur de grec ?

Ce gosse-là, en matière de phobies vespérales, il en tenait une couche avant même qu'on ne lui ait ôtées les siennes. Ses parents doivent lui avoir conter, pour tenter de l'endormir, plus d'histoires de monstres poilus cachés sous son lit qu'ils n'aient jamais compté avec lui de moutons laineux. *Make your neurosis yourself*, tout un programme. Elle doute même qu'ils aient jamais pu traverser une nuit entière sans s'être passé le témoin dans plus d'une course nocturne au milieu du couloir pour tenter de calmer les peurs suraiguës de leur unique progéniture. Ils ont des faciès de relayeurs insomniaques. En hiver, ils doivent se coucher avec une bouillotte de café noir.

Toujours pas la moindre demande de rançon. Les battues de la journée n'ont rien donné. On a sondé les puits, fouillé les granges, scruter chaque buisson, explorer chaque recoin du village et des

alentours. Les lodens verts sont de retour sur la patère et les chiens truffiers à la niche. Les fusils de chasse dorment à nouveau dans leur râtelier même si les cartouches, on ne sait jamais, restent bien au chaud dans les poches des manteaux. Quelques couples sont passés acheter des bougies – demain c'est dimanche, les magasins seront fermés – et d'autres trient déjà les vieilles peluches de leurs enfants. Ils ont le culte de l'émotion mielleuse, cela les garde en forme. Ils vont au malheur comme d'autres à la salle de sport.

La mère pleure, le père pleure, les deux paires de grands-parents en sont à leur dixième mouchoir, des mouchoirs en tissu bien entendu et à carreaux. Pendant le/la Covid – ils pensent comme beaucoup que les virus sont androgynes – on les leur avaient interdits mais maintenant, ils peuvent se voiler à nouveau bruyamment la face en toute impunité, dans le plus pur style saint suaire du tarin. Deux policiers sanglotent aussi, par mimétisme, et la psychologue de même mais, en ce qui la concerne, c'est fort probablement par empathie. Les déformations professionnelles parfois redressent le moral de celles et ceux qui ploient sous le chagrin.
Ils ont tous passé la nuit dans le salon à attendre une bonne ou une mauvaise nouvelle mais rien de neuf ne leur a été communiqué. La mère a fait des gallons de thé – elle est d'origine anglaise comme l'état du jardin le laisse supposer - , le père s'est remis à fumer sous la hotte, les policiers ont dormi en alternance sur un fauteuil dont l'inconfort n'a d'égal que l'âge avancé de ses ressorts et la patine de son cuir fauve. Les plus vieux, figés par l'absence, ont attendu la levée du jour, assis sur des chaises rigides discrètement alignées le long des murs, en écoutant la pendule, plaqué d'argent, qui ronronne au salon. A plusieurs reprises, la psychologue est remontée dans la chambre de l'enfant pour y lire un de ses livres à haute voix sous la pâleur du croissant décharné d'une lune indécise. C'est son truc à elle. Depuis que la jeune femme travaille avec – ou pour, ou contre, elle hésite encore – la police dans des affaires de disparition d'enfant, elle a mis au point une série de rituels qui lui permettent de cerner la famille à laquelle elle est confrontée. Investir les lieux où vit l'enfant, interroger les parents séparément, de façon informelle, en remplissant avec eux le lave-vaisselle ou en parcourant les albums de photos qu'on consulte inévitablement à ces moments-là. Ensemble ensuite, autour d'une tasse de café ou d'un quartier de tarte aux pommes. Trouver les incohérences, les contradictions. S'il s'agit d'une fugue, elle parvient presque toujours à en identifier la cause. Pour un enlèvement, c'est bien entendu beaucoup plus complexe mais elle sait que procéder de la sorte lui permet de trouver la faille, celle que l'ennemi a emprunté pour investir la place et franchir les douves de l'intimité familiale. Elle aussi est férue d'histoire médiévale. Elle conçoit une famille comme une place-forte à prendre d'assaut. Comme, en cas d'enlèvement, elle a rarement le temps d'en entreprendre le siège, elle préfère en saper les murailles.

Le téléphone du père sonne. Le message entrant est laconique : *1000 Chupa Chups. Lundi 15h28 précises. Á la porte de l'école. Seul* .

Il le lit à haute voix comme pour se persuader qu'il ne rêve pas. C'est totalement absurde. Quelqu'un a enlevé son fils pour cela ? Pour quelques brassées de sucettes sur un bois ? Cela n'a aucun sens. *15h 30*, c'est l'heure de la fin des cours. Madame Germaine est très ponctuelle. Manteaux à 15h20, rangs dans le couloir à 15h25 et lâcher des pigeons cinq minutes plus tard devant la meute des convoyeurs parentaux qui attendent pour ramener leur progéniture à domicile, leur faire casser la graine et préparer la dictée piégeuse du lendemain.

Des dizaines et des dizaines de témoins, des voitures stationnées en quinconce au petit bonheur patience, des cris, des klaxons, une délicieuse confusion.

Le commissaire ne partage pas du tout l'avis du père. Les ravisseurs n'ont rien de stupide, bien au contraire. Comment identifier le kidnappeur ou ses comparses dans un tel capharnaüm ? Dans toutes les écoles de France et de Navarre, l'éducation nationale perpétue une longue tradition de chaos lors de la sortie des classes. Hors de question d'organiser la moindre course poursuite au milieu d'une telle pagaille. Ce serait tout aussi dangereux qu'inefficace.

La rançon ? Aucun doute pour lui, c'est un leurre, un miroir aux poulets, une façon de détourner l'attention de la police sur la vraie nature de la transaction. Quelqu'un se moque d'eux. Á moins qu'il ne s'agisse d'un message crypté dont le père fait semblant d'ignorer la réelle signification. Depuis le début, ce type ne lui revient pas. Trop de larmes, trop peu de colère. Son interrogatoire n'a rien donné mais il fallait s'y attendre, le bonhomme a la tête dure et les épaules solides.

Ou alors, c'est la mère ? Cela démentirait nombre de statistiques criminalistiques mais cela c'est déjà vu. Elle a voulu se débarrasser d'un enfant dont elle avait totalement loupé l'éducation. Un essai manqué, une erreur, un brouillon qu'on chiffonne. Le prochain, elle le réussira. Son mari et elle ne feront pas deux fois les mêmes bourdes.

Ou le couple ? Pourquoi le père a-t-il lu à voix haute si ce n'est pour en avertir sa complice ?

Ou les quatre grands-parents ? S'il existe des tueurs en série, pourquoi pas aussi des séries de tueurs ? Un kidnapping en bande organisée ? Purger enfin la famille de cette insupportable bambin qui contamine leurs vieux jours ? Nettoyer les écuries d'Augias de ce petit fumier, délester leur univers de ce morveux qui a mis à mal leurs dernières illusions sur la nature humaine ? Les motifs ne manquent pas. Derrière leurs mouchoirs à carreaux, les septuagénaires seraient-ils du genre à jeter de l'huile sur le feu ou à avoir signer un quelconque armistice dans le conflit de deux générations que leur a déclaré leur petit-fils ?

L'appel provient d'un téléphone prépayé. Sans doute un modèle assez ancien, difficile à repérer. Ce n'est pas intraçable mais il faudra des heures pour le géolocaliser. En attendant, il faut mieux

rassembler la rançon. Á des kilomètres à la ronde, on brandit des cartes tricolores devant les yeux ronds des confiseurs qui somnolaient devant *Vivement Dimanche.* Les mille Chupa Chups *dans un grand sac en plastique transparent* – le second message a été des plus clairs – *si vous voulez revoir votre fils vivant.*

Une nouvelle nuit se passe sans que la situation n'évolue. Les parents ont refusé de rejoindre leur chambre. C'est pourtant ce qui leur avait vivement été conseillé. La psychologue leur a vanté les mérite de ces fameuses nuits qui devraient prétendûment porter conseil à celles et ceux qui ne lui ont rien demandé d'autre, à quelques heures de sommeil, qu'un soupçon d'oubli. Ils ont préféré arpenter le salon en tous sens. Ils disposent de fort peu d'informations sur l'évolution de l'enquête qui semble suivre son cours, un peu comme la rivière qui traverse le village. Manifestement, on n'est pas en période de crue.

La triangulation n'a rien donné encore mais les techniciens ne désespèrent pas totalement d'y parvenir. Les grands-parents sont retournés chez eux. La psychologue a rendu son rapport. Elle y insiste lourdement sur l'étrange quantité de livres et d'albums - elle avait initialement écrit « anormal » -, qui dans la bibliothèque de l'enfant, aborde le thème de l'insomnie et des monstres qui logent sous les lits. Ce compte rendu, personne ne l'a encore lu, ce sera pour plus tard.

Le pessimisme est de rigueur. La cellule de crise s'est rétrécie comme peau de chagrin, celui des parents, celle de l'enfant pour laquelle, désormais, en haut lieu, on ne donne plus très cher.

Pas de nouveau message. La lune elle-même, une fois de plus, a été aux abonnés absents. La météo annonce que, cet après-midi, il ne pleuvra pas. Le sac est dans le coffre de la voiture du père, enfermée à double tour dans le garage familial. Un policier a dormi sur la banquette arrière. On ne sait jamais. Un autre est camouflé depuis des heures dans les branches du marronnier qui trône au milieu de la cour de récréation. Cela lui rappelle un peu l'école buissonnière, en moins épineux mais en plus feuillu.

Á quatorze heures, on équipe le père d'un micro. On vérifie les montres. Les consignes sont strictes. Ne pas franchir la grille avant 15h27. La directrice est avertie, elle le laissera entrer. Vingt mètres à parcourir avant de déposer le sac, bien en vue, au pied de l'arbre, puis rejoindre sa voiture, sans se retourner. Pas question qu'il prenne la moindre initiative. Même si, depuis le début de cette enquête, le commissaire a perdu une bonne part de son latin, il lui reste une idée fixe et quelques souvenirs de grec ancien. Il veut que son Orphée de père revienne des enfers pour pouvoir le coffrer.

Devant une maison voisine de l'école, on a simulé des travaux et planter quelques cônes dissuasifs pour être certain que le père de l'enfant disparu puisse stationner à une distance raisonnable de l'établissement. Il attend le top départ. Le sac de confiseries a migré du coffre au siège avant. C'est anecdotique mais, pendant le trajet, il a fallu boucler la ceinture de sécurité pour museler

l’avertisseur sonore qui considérait que les douze kilos de sucettes n’était autre qu’un passager imprudent et distrait.
Bien sûr, il y a eu quelques indiscrétions. Le policier, sur son arbre perché, partage désormais ledit perchoir avec deux photographes dont il ne peut se débarrasser sans trahir sa présence. Un caméraman est caché dans le local à poubelles. Comme l’argent, les scops n’ont pas d’odeur, lui avait affirmé un jour sa réalisatrice en cheffe. Manifestement, elle lui avait menti.
Le père s’avance. La cours est encore déserte. Il porte le sac sur l’épaule ce qui lui donne un petit côté Père Noël hors saison. C’est manifestement un rôle de composition, il y a longtemps qu’il a abandonné à son épouse le choix des cadeaux de fin d’année.
Á l’heure dite, il dépose son fardeau entre deux racines traçantes qui ont désolidarisé quelques pavés aux alentours. Il attend quelques secondes avant de rebrousser chemin. Quand il atteint le portail, maintenant grand ouvert, des cris retentissent dans son dos. C’est la curée. Les gosses se bousculent, se précipitent sur le sac et l’éventrent en un instant. Comme des cailloux dans celles du Petit Poucet, des dizaines de sucettes remplissent les poches des enfants et les métamorphosent en de dodus hérissons.

La mère, sidérée, regarde la scène à la télévision qui diffuse en direct la livraison de la rançon et son pillage par une meute d’écoliers saccharophiles. Elle n’y comprend plus rien. Deux nuits d’angoisse et un pareil déploiement de forces pour n’aboutir qu’à une chasse aux sucettes dans l’école de village, c’est de la démence. Le reportage se termine sur un gros plan de son mari en larmes.
Le kidnappeur est un vrai malade, un monstre, un sociopathe. Peut-être même sont-ils plusieurs ? Qui se ressemble s’assemble, sa mère le lui a toujours dit. Sur l’écran, elle a reconnu quelques-uns des condisciples de son gamin, de ceux qui étaient venus à la maison pour son anniversaire, mais il n’est pas parmi eux. Où est-il, que vont-ils en faire maintenant que la requête des ravisseurs a été honorée ? L’angoisse lui noue la gorge et les doigts. Il y a deux jours que son fils a disparu. Que lui reste-il comme espoir, si ce n’est le pire ?

En haut l'enfant rit.
Non, il hurle de rire.

Un moment d'effarement puis les deux policiers restés avec la mère se précipitent dans l'escalier avec celle-ci, à la queue leu leu, gravissant les marches quatre par quatre.
Un des enquêteurs enfonce la porte d’un coup d’épaule. Ce n’était pas vraiment utile puisqu’elle n’était pas fermée à clef, mais, depuis qu’il s’est engagé dans la police, c’est action héroïque et musclée qu’il avait toujours rêvé d’accomplir.

La pièce est vide. Les rires proviennent de la chambre des parents, à quelques mètres de là. Ils y courent, se bousculent, fouillent, écartent les tentures, ouvrent la garde-robe, arrachent les draps.
L'enfant surgit alors, hilare, triomphant, de sous le lit, là où il s'était caché depuis deux jours. Il repousse du pied un paquet de biscuits à moitié entamé et deux berlingots de jus de fruit qui surgissent avec lui de sous le sommier comme une paire de rats blancs du chapeau d'un magicien.
Il est content de sa farce. Il y a des heures et des heures qu'il entend ses parents pleurer et s'agiter, qu'il les voit, à travers les barreaux de la cage d'escalier, marcher de long en large dans le salon. Grâce au Smartphone que lui a offert son oncle, sur les réseaux sociaux auquel le vieil homme l'a inscrit sous une fausse identité, l'enfant a suivi toute l'enquête. Il a vu les larmes de sa mère, les déclarations du procureur, le retour de battue, les bougies, les peluches, les colleurs d'affiches, son institutrice en pleurs. Il en jubile. Et dire que, depuis des années, ces parents sont convaincus qu'il a peur du noir et des monstres qui surgissent de sous les matelas.
Le soulier et le gant ? Il les a trouvés sur une poubelle du voisinage en roulant en tricycle sur le trottoir pour tenter d'écraser les pigeons. Il les a bien eus. L'idée de la rançon, qu'il croyait sienne, il en est très fier. Maintenant, c'est certain, à l'école, il sera populaire. Bien entendu, il ignore totalement qu'il s'est fait manipuler, que son oncle a fait d'une pierre deux coups, d'une sucette trois caries et d'une bien mauvaise farce, quatre petits tours et puis s'en vont les ultimes espoirs de son beau-père de faire un jour de son fils l'enfant dont il a un jour rêvé.
Le gamin jubile. Tous ces gyrophares, tous ces journalistes, rien que pour lui. Des policiers partout comme dans les films qu'il regarde en secret lorsque son père et sa mère, terrassés par la fatigue et le moelleux du divan, prennent un peu d'avance sur le chétif sommeil de la nuit à venir.
Le père vient de rentrer à l'instant. Il a entendu les cris, à l'étage. Il a rejoint le petit groupe.
L'enfant se tord de rire devant ses parents, médusés, qui le dévisagent, les yeux exorbités. Ils comprennent enfin.
Depuis des années, le monstre sous les lits, c'était lui. Cela avait toujours été lui.